

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 19

Artikel: Le brigand du Gurnigel
Autor: Tournier, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199356>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger 1^{re}, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

Suisse : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le brigand du Gurnigel.

Le Grand-Hôtel du Gurnigel a été détruit par un incendie il y a huit jours. Nombreux sont les Vaudois et sans doute les lecteurs du *Conteur* qui y ont passé une saison. Ils se souviennent assurément de l'ancien propriétaire et directeur de cette station balnéaire, M. Jacques Hauser. C'est à lui que M. L. Tournier, de Genève, dédia le spirituel poème, dont nous reproduisons ce qui suit :

Le brigand dont je viens vous parler à cette heure (Jacques était son nom) avait pour sa demeure Pris un lieu vraiment fait exprès.
C'était le Gurnigel, tout près
De Berne, mont fameux par ses eaux admirables
Et ses admirables forêts.
C'est de là, faisant sentinelle,
Guettant sa proie, à gauche à droite, nuit et jour,
Que soudain il fondait sur elle
Et l'emportait comme un vautour.
Pourtant, n'allez pas en conclure
Que ce fût un de ces brigands
A farouche regard, à sinistre figure,
Barbe noire, moustache en crocs, yeux flamboyants,
Un chapeau tromblon pour coiffure,
Des pistolets à la ceinture
Et l'escopette dans les mains,
Tels qu'on en voit fort souvent en peinture,
Et quelquefois, dit-on, dans les Elats romains...
Bien loin de là. Le nôtre était tout le contraire.
Au lieu d'un chapeau sale, il portait d'ordinaire
Un simple et coquet bonnet noir
Qui, penché sur l'oreille, était charmant à voir.
Avec cela, figure ouverte, heureux visage,
Aimable accueil du geste et de la voix;
En un seul mot, un bon, brave et loyal Bernois,
Tel était notre personnage.
— Eh ! mais, pour un brigand, me direz-vous, je
Ce portait n'est point trop à son désavantage. [gage,
— Ne vous y fiez pas ! Tous ces airs engageants,
Je vous le dis en bon langage,
Ce n'était que pour mieux apigeonner les gens
Et les mettre ensuite dedans.

Tel homme, tel réduit. — Les brigands, d'ordinaire,
Par dessus tout soigneux de se cacher,
Se creusent quelque trou dans le fond d'un rocher...
Mais lui, c'était encor tout le contraire.
Il s'était fait bâtir, aux flancs du Gurnigel,
Au milieu d'un parc de verdure,
Un superbe palais, un magnifique hôtel
D'une élégante architecture.
Les sapins l'entouraient de leur noire ceinture
Qu'entrecoupait par place un frais et vert gazon,
Et devant s'étendait une vaste terrasse
D'où les yeux, embrassant un immense rayon,
Pouvaient voir au loin, dans l'espace,
La ligne du Jura bleuir à l'horizon.
C'était beau, tout cela. Mais quoi ! vous le dirai-je ?
Tout cela, ce n'était encor qu'un affreux piège
Pour amorcer les pauvres voyageurs.
Car, dans ces sombres profondeurs,
Cet hôtel, ce palais, d'attrayante apparence,
Renfermait — mes cheveux se dressent quand j'y
[pense —
Plus de deux cents cachots étroits et ténébreux
Où l'on jetait ces malheureux.
Et pour en faire quoi ? Nous verrons tout à l'heure.
Revenons au brigand. Bien que cette demeure
Fût à souhait, assurément,
Il s'y fût ennuyé tout seul, probablement ;

Et d'ailleurs, dans ses embuscades,
Dâns les bois, sur le grand chemin,
Il lui fallait des camarades
Pour lui donner un coup de main.
Il avait donc pris un compère.
Non, je me trompe, il en avait pris deux,
Et des compères si fameux
Que l'on pouvait bien dire d'eux
Qu'ils faisaient ensemble la paire.
L'un lui servait de secrétaire :
Alerte comme une fourmi
Il allait, il venait, toujours à son affaire,
Trouvant le secret de tout faire
Et de ne rien faire à demi.
Du brigand, en un mot, c'était le grand ministre,
Et c'était lui, d'un air sinistre,
Qui, notant sur un noir registre,
Désignait le cachot réservé pour chacun.
Quel compère ! Mais l'autre était encore pire !
Celui-là, c'était un docteur,
Et je n'en voudrais pas médire,
Car de médire d'un docteur,
Cela porte, dit-on, malheur.
Tout ce que je puis vous en dire,
C'est que c'était un fin matois,
Quoiqu'étant, ou plutôt parce qu'étant Bernois,
Car, quand les Bernois sont matois,
Ils le sont doublement, je crois.

S'entendaient, vous pouvez le croire,
Ainsi que des larrons en foire,
(C'est le cas de le dire ou jamais) tous les trois
Chaque jour s'embusquaient derrière
Leur donjon entouré de bois,
Guettant à gauche, à droite, en avant, en arrière,
Et dès qu'au détour d'un chemin
Apparaissait à pied, à cheval, en voiture,
Quelque amateur de la belle nature,
Tous trois lui courant sus, soudain,
L'enlevaient en un tour de main,
Et tout pour eux était de bonne prise ;
Point de grâce, point de remise,
Tous y passaient : les paisibles Vaudois,
Les sérieux Neuchâtelois,
Les agréables Zurichois,
Les bons, les solides Bernois,
Même les maigres Genevois.
Cependant, leurs morceaux de choix,
C'étaient, dit-on, et je le crois,
C'étaient les excellents Bâlois.

L'auteur décrit ensuite les tourments des voyageurs capturés par les brigands du Gurnigel : le lever à l'aube, la promenade à la source par le vent ou la pluie, l'eau nauséabonde qu'on s'administre dans un grand verre ad hoc :

On le comprend, cet affreux bock
Vous soulevait le cœur, on faisait la grimace ;
Au docteur on demandait grâce.
Mais l'impitoyable docteur,
Prenant ses airs les plus sévères :
« Si vous avez bien mal au cœur,
C'est très bon signe ! allons, encore deux ou trois
[verres,
Rien n'est meilleur pour l'estomac ! »
Il fallait obéir, et crae !
On s'en mettait encore deux ou trois dans le sac !
Après, c'était une autre histoire.
On vous menait dans une chambre noire
Où se trouvait une baignoire,
Et l'on vous échaudait de la belle façon.
Puis, quand on vous avait fait cuire,
Bien à point, comme un saucisson,

Soudain, un autre cabanon
S'ouvrait et c'était encore pire,
Car, cette fois, c'était, supplice affreux !
D'en haut, d'en bas, par devant, par derrière,
La douche froide et meurtrière
Qui fondait sur le malheureux !
Il avait beau, comme une anguille,
Se retourner ; en lame, en lance, en arrosoir
Elle ne cessait de pleuvoir,
Tantôt piquant comme une aiguille,
Tantôt coupant comme un rasoir,
Tantôt frappant comme une trique ;
Et le pauvre homme, tout tremblant,
Après avoir été rôti comme en Afrique,
Était gelé comme au Grinland !...
Et ce n'était pas tout, car, après ces supplices,
Devinez avec quoi le traître et ses complices
Restauraient ces infortunés
Et leurs estomacs ruinés ?
Pour tout potage, hélas ! jours et dimanches,
Renouvelant le brouet grec,
Ils avaient... une soupe blanche,
Avec un morceau de pain sec.
Oui, c'était là leur ordinaire ;
Le matin, soupe au riz, et le soir soupe aux grus !
Quelquefois, seulement, variant les menus,
On changeait, sens devant derrière,
Le matin, soupe aux grus, et le soir soupe au riz !

Cependant, les reclus du Gurnigel se faisaient à ce régime, si bien qu'au moment de la délivrance, ils se prenaient à regretter la douche et la soupe au riz. Mais le brigand, surtout, s'était fait chérir d'eux :

Pourquoi l'on aimait tant cet homme,
Et les deux autres avec lui,
Ce trio de larrons, Hauser, Verdat', Tschumy",
(Allons, voilà que je les nomme !...)
La raison en est assez claire :
C'étaient... c'étaient de bons brigands !
Allons plus loin, vérité toute entière :
C'étaient des brigands excellents !

L. TOURNIER.

Morilles.

Il y en a, cette année, comme quand on dit qu'il y a des pommes. Et les amis de ce singulier champignon peuvent s'en donner à cœur joie, le gourmet de le manger, et le morilleur de le cueillir. On ne sait pas encore qui des deux a le plus de plaisir.

Tout le monde peut trouver des morilles. Mais pour être un bon morilleur il faut remplir quelques conditions élémentaires, dont la plus indispensable est d'habiter un pays à morilles. Au surplus, il importe de connaître les coins, de se lever de bonne heure et de voir clair ! Pour qui n'est pas morilleur de race, la première partie de morilles est toujours une déception. Un tiers vous a introduit auprès du maître. On part de grand matin. La troupe est petite : le maître, son fils Jules, le tiers et vous. Après deux heures de marche, la chasse commence, peu fructueuse. De temps en temps la voix du maître s'élève : « Jules, cours vite voir sous cette five (sapin) si des fois il y a quelque chose. » Et Jules de courir et de rapporter

* Le docteur Verdat, ancien médecin de Gurnigel

** M. Tschumy, actuellement gérant de l'Hôtel Beau-Rivage, à Ouchy.